

Démystification...

par

Bambi JUGIE

Au retour du Congrès de Perpignan, il m'est venu un regret. J'ai tiré une leçon des discussions où je me suis toujours sentie visée (et je plaide coupable). Bien des choses y ont été démystifiées : les écoliers, les maths modernes, les techniques audiovisuelles en passant par la musique et les conférences d'enfants. Mais, mon regret, le voici : je trouve qu'il aurait fallu démystifier notre pire ennemi : nous-même, l'instituteur.

I. A nos propres yeux, je crois qu'il est assez facile de nous faire une opinion honnête de nous-mêmes. L'enfant n'a pas besoin de classements, ni de jugements extérieurs pour savoir ce qu'il fait et ce qu'il ne sait pas faire. De même, en toute lucidité, l'instituteur n'a pas besoin de la visite d'un inspecteur pour savoir ce qui va mal chez lui, ou ce qui va moins mal. Et puis les critiques constructives des camarades au cours des réunions, les remarques faites par les gosses eux-mêmes, pendant le travail en classe, tout cela aide à ne pas se satisfaire trop facilement de soi.

II. Ce serait plutôt vis-à-vis des gosses, que je vois le problème.

Je pars toujours de cette idée : ce qui est valable pour les gosses est valable pour moi, et inversement.

Nous disons tous : connaître le maximum de choses sur chaque enfant, le laisser se livrer, créer un climat propice à cette extériorisation. Et ainsi, nous vérifions chaque jour un peu mieux, que par là, par cette porte toujours ouverte de la « psychothérapie vivante », nous pouvons adapter notre comportement à chacune des personnalités de nos élèves. Mais voilà où le bât me blesse : si les enfants arrivaient à connaître mieux leur maître, est-ce qu'ils ne se sentiraient pas

encore plus à l'aise en sa compagnie? C'est-à-dire : le maître se livre-t-il assez? Fait-il tout ce qu'il peut pour que son entourage le connaisse bien? Car je dis, sans pessimisme ni provocation, ne nous faisons pas trop d'illusions : la classe c'est comme un mariage : *on vit côte à côte*.

« L'un par l'autre » ou « l'un pour l'autre », c'est de la littérature. Je préfère : « Tous les deux ensemble ». Et la vie est facile et douce si chacune des deux parties en cause fait le maximum d'efforts pour se faire comprendre par l'autre.

Voyons, sans détours, ce qui se passe en classe : au départ, celui qui veut en savoir le plus de l'autre, c'est tout de même bien l'instituteur. Cela est encore une façon de dominer, même si les buts de ces investigations sont loyaux.

Mais la classe, que sait-elle de l'instituteur? Elle en connaît quelques aspects que j'appellerai « signes extérieurs de richesse » : la voiture, les habits, les petites manies ; à la rigueur la cuisine et le poste de TV, et en portant au mieux quelques moments de joie ou d'émotions échappés comme par défaut.

Et l'éducateur que nous sommes se sent quitte? Non, ce serait trop facile. La solution ne peut venir que de nous-mêmes.

Je ne prétends pas ici vous apporter une recette, ni un conseil, mais une expérience qui n'a fait que me renforcer dans mon opinion.

Dès mes premiers contacts avec mes enfants, après qu'ils m'aient raconté un peu leur famille, leur maison, leur chemin, il y a eu : « *Et vous, Madame?* » J'ai répondu : « *Oh! moi, vous savez, j'ai tel âge, tant d'enfants,*

tant de manies. Et si j'en sais un tout petit peu plus long que vous, c'est que je suis née avant vous. D'ailleurs, il y a tant de choses que vous connaissez mieux que moi. Il faudra que vous m'appreniez tout ça ».

Puis, chaque matin, quand on se retrouve, je dis : « *Alors, comment ça va? Toi, Monique, tes dents, ça va mieux? Et toi Alain, ta mémé, est-elle revenue?* » etc, etc ; et j'ajoute : « *Moi, ce matin, ça va bien. Ou, ça va mal parce que j'ai cassé deux bols tout à l'heure* ».

Et toutes les fois que je le peux, sans exhibition, sans narcissisme, je leur livre un tas de mes petits chemins personnels. Je pense que mes enfants finissent par me connaître avec mes défauts et mes qualités, à la façon dont on connaît ses parents à force de vivre sans détours, avec eux.

J'ai eu une autre prise de conscience qui n'a fait que renforcer mon point de vue : l'atmosphère de ma classe s'est modifiée dans le sens de contacts plus simples, plus vrais, après un événement où je n'ai pas été physiquement à mon avantage.

La plupart des maîtresses, du fait qu'elles ne vivent que six heures par jour avec leur classe, et dans des conditions matérielles non aidantes, ne sont connues de leurs élèves que sous l'aspect un peu strict des blouses coquettes, talons hauts, cheveux en place. Si leurs élèves les voyaient occupées à la vaisselle ou sans la mise en plis, ce serait déjà presque gagné. Heureusement, beaucoup d'entre nous touchent à l'argile donc au problème du rangement, du nettoyage, de la serpillière. Mais ce n'est pas encore assez.

Dans notre petite école à deux classes, nous avons une chance de plus : nous

douchons tous nos élèves, chaque samedi. C'est de la première fois que je veux parler : la maîtresse en maillot de bain (je suis sûre que 90% de mes enfants n'ont jamais vu les cuisses de leurs parents), la maîtresse avec le visage en sueur, et les cheveux défaits. Les gestes que j'avais à faire étaient ceux de leur maman : déshabiller, laver, essuyer, rhabiller, coiffer. Par là, j'ai compris les paroles de Delbast au Congrès d'Annecy : « *Il faut avoir des contacts physiques avec nos gosses* ». Il y a tant de choses à démystifier, sans sentimentalité excessive, sans sensualité de mauvais aloi, avec son cœur et sa lucidité, tout simplement.

Y avons-nous suffisamment réfléchi ?

II ET DES LIVRES

A une séance plénière du soir, au Congrès de Perpignan, il a été question des examens !

Leur condamnation, dans la forme qu'ils ont actuellement, a été catégorique. Puissent nos motions trouver un écho dans les hauts lieux où sont « inventés » les examens.

Dans ces quelques lignes, je voudrais parler des véhicules du bachotage, à savoir : les livres.

Sacha Guitry disait : « *Les livres ? c'est inutile de les apprendre, puisqu'ils existent* ». Le cancre parfait et le grand bonhomme plein de bon sens qu'était Sacha Guitry nous donnait par là une belle leçon du genre tellement évident qu'on n'y aurait pas songé. Il est inutile de développer ces quelques mots qui ont la clarté de l'évidence.⁽¹⁾

(1) Einstein avait dit la même chose et avait refusé de passer au baccalauréat sans le secours des livres.

Mais le monde est ainsi fait que ce qui est évident pour les uns, ne l'est pas forcément pour les autres.

Bon nombre de parents ne sont pas convaincus de l'inutilité du bachotage. Le temps du « livre-sacro-saint », du « livre-détenant-tout-le-savoir » est révolu, mais ceux qui n'en sont pas convaincus, ont-ils eu le temps ou les possibilités d'y réfléchir ?

C'est à nous, au cours de nos réunions de parents, à l'aide d'exemples précis, vécus, de démystifier cette religion du livre.

En montrant comment nos enfants utilisent et exploitent les livres (documents indispensables de nos fichiers) comment à force de fouiller dans les livres, les enfants, en bons critiques et par la loi de l'économie, savent éliminer les détails pour ne garder que l'essentiel, en expliquant comme pour tout le reste que les livres sont des moyens et non une fin, il me semble qu'on ne peut que convaincre les parents même les plus fidèles aux leçons apprises par cœur.

J'en veux comme preuve, la réponse si pertinente d'une petite Elisabeth, CE1, 7 ans, à qui sa maman disait chaque soir : « *Et tes leçons ? Tu n'as jamais de leçons ?* », et elle de lui répondre : « *Mais quand on a compris quelque chose, on n'a pas besoin de l'apprendre. On l'a compris pour toujours* ». Et cette autre, Lucette, qui nous dit un jour : « *Moi je vous prépare un exposé sur la lune Je la regarde tous les soirs et je la dessine* ». A quoi le voisin, Michel, répond : « *Tu parles, tu n'as qu'à prendre le calendrier, ça y est dessus* ». Et Lucette a eu le dernier mot : « *Mais c'est pas le calendrier qui m'intéresse, c'est la lune. Et puis, s'ils s'étaient trompés dans le calendrier ?* »

Grâce à l'imprimerie du journal scolaire, aux textes libres échangés avec les autres écoles, à la recherche dans plusieurs livres de documents sur la même question, le côté « apparence physique » des livres est vite démystifié. C'est plutôt au côté « contenu et valeur de témoin » qu'il faut penser. Et les livres nous sont utiles en tant que gain de temps, contrôle des connaissances, classifications universelles.

Mais tout de même, ne faisons pas l'autruche plus longtemps. D'avoir toujours la tête sous l'aile, on ne voit pas que les temps ont changé et que dans 10 ou 20 ans nous allons être conditionnés par les progrès de la technique. Alors il faudra bien reconverter les croyances taboues. Car nous aurons partout des machines électroniques. Il y aura là-dedans tout le savoir « en conserves » (Dufour dixit).

En quelques secondes en appuyant sur un déclat, toutes les données qui tournent autour de la question à éclaircir, nous tomberont, détaillées, fouillées, objectives, programmées. Les renseignements nous arriveront, précis, tout le passé de la civilisation nous livrera ses découvertes.

Et l'on voudrait nous faire croire qu'il faut bourrer nos petits crânes (qui n'ont pas la résistance physique des cerveaux électroniques) avec les notions qui seront toutes dans les fiches des machines électroniques? Et l'on voudrait empêcher les enfants de « perdre leur temps » à inventer de la musique, ou à grimper aux arbres?

Bien sûr qu'il faudra des ingénieurs, des savants, pour faire le programme qui sera dans les fiches des cerveaux électroniques. Mais tous les vivants ne seront pas ingénieurs, ce sera la voie de quelques spécialistes.



Photo Aloyse Levêque

Et puis n'essayons pas de nous retrancher derrière des arguments sans poids parce que dépassés par la vie. Regardons un peu devant. Nous avons bien assez regardé par derrière. L'avenir sera ce qu'on l'aura fait. Nous aurons la vie que nous méritons.

M^{me} BAMBI JUGIE